



Cabinet Cerutti  
Accompagnement & Formation

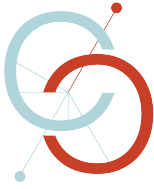
## A propos de la douceur en éducation...

Étrange chose vraiment que de penser la douceur en éducation. Là où nous avons peut-être trop l'habitude de parler de ce qui nous gêne, nous gratte, ce qui est inconfortable dans cette relation particulière qui se veut « éducative ». Une relation qui se définit aujourd'hui au travers l'idée de projet, fait de toute sa complexité (Ardoino, 2000). Un projet fait de contraintes et d'imaginaires, de l'arsenal juridique de ses intentions, de sa volonté d'agir pour tous et avec tous. Un projet qui est appareillé de tout son attirail programmatique, d'évaluation, de contrôle. Et puis l'autre, celui qu'il faut éduquer se tient là devant nous. Fort et fragile de toute son histoire, de ses failles fondatrices (Cifali, 2005), de ses brisures, de son corps plein des marques d'une vie entre institution et morcellement. Un méli-mélo de maux, de non-dits qui s'enchevêtrent les uns sur les autres fabriquant un être attirant et étrange à la fois.

Quelle place laisser à la douceur ? N'est-elle pas trop anecdotique pour la relier au fait éducatif ? Ou peut-être est-elle simplement hors champ, hors cadre, comme déplacée, un geste secondaire. Au risque de paraître trop familière, la douceur prend d'emblée le risque de ne pas respecter la distance nécessaire pour maintenir le projet relationnel à flot. Une distance entre soi et l'autre qui permet de ne pas trop se toucher. Une distance qui prend parfois l'apparence d'un mur infranchissable entre eux et nous. Une barrière qui fige l'autre à une place institutionnalisée, et qui nous protège d'un trop plein d'émotion. Cette distance tend à accélérer ce qu'il y a d'oblique dans une relation parfois trop normée.

Nous ne sommes pas à la même place, lui et moi, l'éduquant et l'éduqué. Et puis dans ce champ qu'est la distance il y a encore tous les grands mots, les gros mots, le projet bien sûr, la pratique professionnelle aussi et tous les autres : l'autonomie, l'apprentissage, la problématique, le dispositif, l'intervention, l'accompagnement. Il faut construire, voire construire avec l'autre ce qu'il n'est souvent plus en mesure de comprendre. Puisque nous sommes des praticiens de l'éducation, nous cherchons ce processus de changement qui s'appuie sur la rupture, le point de bascule, le déséquilibre. Une pratique qui fait de l'altérité une confrontation à l'autre, ce difficile effort pour grandir sans se perdre. Grandir, ce phénomène où il pourrait aussi s'agir d'apprendre à être seul au milieu des autres, vers une éthique de la reliance (Morin, 2004). Comment aborder la question de douceur là où l'effort est peut-être le seul maître mot ? La douceur pourrait-elle être un outil ? Un repère ? Pourrait-elle être préméditée, ou faut-il la laisser surgir au risque de se laisser surprendre à une posture aux limites de l'imposture ?

Se laisser prendre à l'exercice de penser la douceur en éducation ou se laisser suspendre à l'imaginaire que le mot nous susurre, c'est d'abord accepter d'explorer une notion si familière



Cabinet Cerutti  
Accompagnement & Formation

qu'elle en devient presque gênante une fois située dans le champ professionnel. De prime abord apparaît le danger de réifier la douceur en une chose inconsistante, molle, presque mielleuse, qui collerait à la peau. Une chose qui n'aurait pas vraiment sa place dans le projet éducatif, dans une intentionnalité réflexive (schön, 1994). Une chose, un geste en surface qui ne permettrait pas le saut en profondeur de l'existence humaine, trop sombre et contradictoire pour se laisser aller à la douceur. Dans un second temps, puisqu'il faut bien lui laisser une place, puisque nous acceptons d'en faire quelque chose dans la pratique, viendrait la tentation de ne pas trop s'étendre, de ne pas trop la raconter, de ne pas trop se raconter au travers elle. Nous ne sommes pas là pour jouer à la maman, l'éducateur ne remplace pas la mère, ni le père d'ailleurs. Il doit surtout apprendre à se situer en plein transfert (Rouzel, 2014), et apprendre à jouer avec la figure de la mère suffisamment bonne (Winnicott, 2006). Et la douceur est bien ce geste qui appartient avant tout à un imaginaire maternant. La douceur est ce geste furtif qui a à voir avec le toucher, d'un corps à l'autre (Le Corre, 2012). La douceur a à voir avec les corps, avec la chair, avec le sensible. Avec un instant hors du temps ou plutôt un ricochet du temps que l'on s'accorde, que l'on s'autorise et que l'on ressent presque comme coupable, puisque trop futile, là où l'acte éducatif se voudrait de l'ordre de l'intentionnalité réflexive, de l'ordre de l'effort de changement. Est-ce à dire que la douceur et l'éducation seraient aux antipodes l'une de l'autre ? Ne serait-ce pas réduire la douceur aux gestes à la surface des corps ? Ne pourrait-on pas se laisser surprendre par la douceur le temps d'un souffle, d'un regard. Ce petit geste, cette caresse, ces mots dont la forme dit plus que le fond. Cette chose qui nous parle de sensation corporelle. Ce geste qui appelle un corps vers l'autre. Ce mouvement qui se fiche de la distance. Une intention, qui reste trop souvent une parenthèse silencieuse. Un accord tacite, un souffle arrêté, une parenthèse dans le projet. Une parenthèse si silencieuse qu'il est préférable de la garder pour soi. Nul besoin de l'institutionnaliser, de la rendre apparente. Elle concerne un instant sensible entre l'éduquant et l'éduqué, durant lequel les postures sont suspendues. Une suspension presque subversive puisqu'elle nous porte aux limites de l'imaginaire entre institutionnel et familiarité, et peut-être forme un imaginaire radical et créateur (Castoriadis, 1999).

La douceur est avant tout un geste, d'un corps vers l'autre, d'un intime vers l'autre. La douceur est aussi cette sensation atemporelle qui glisse entre notre présent et quelque chose de profondément ancré dans notre histoire. La douceur est cette petite chose appelant la peau, la voix, et le regard. Un peu plus d'intensité et elle se confondrait avec la tendresse.

La douceur nous laisse percevoir toute une logique sensible qui nous porte de souvenirs en instants présents. La douceur est ce plan-séquence si familier et tant recherché. Et c'est du souvenir de ces instants qu'elle tire toute sa puissance et sa force. Elle est le signe que l'air peut se charger d'humanité. Le moment où des éduquant sont capables de mettre entre parenthèses la distance, le



Cabinet Cerutti  
Accompagnement & Formation

projet, pour considérer l'éduqué dans toute sa dignité. Le moment où apparaît le risque de la fissure des masques et des postures.

La douceur par son caractère sensible et corporel nous propose une perception du temps comme « étiré ». Un étirement du temps programmatique (Ardoino, 2000). Elle vient se lover entre les objectifs. Elle arrondit les angles du cadre éducatif. En ce sens, la douceur est le soupir d'une rythmique quotidienne plus arrangée qu'harmonique. Elle marque un temps de suspension qu'il faudrait s'autoriser à prendre pour penser l'impensable du changement. Puisqu'il faut changer son regard sur l'autre pour le laisser grandir, alors la douceur nous rappelle que l'autre dépend moins d'un projet que d'un souci d'humanité. Elle pourrait même être ce point de rupture tant recherché. Un point de suspension, un ralentissement qui se veut accélération du changement insoupçonnée. La douceur se métamorphose en pouvoir d'agir (Clot, 2008). Elle nous autorise à ressentir sous un autre plan le gouffre entre soi et l'autre, elle le rend tenable.

Enfin, elle nous invite à éprouver le geste envers soi, pour soi. Cet effort majeur dans le processus de professionnalisation. Puisqu'il faut faire face à l'injonction de la professionnalisation, des compétences sans cesse renouvelées, des nouveaux savoirs à acquérir, le paradigme de l'efficacité et sa cohorte de technicité revient au galop. Un paradigme auquel nous tissons le souci du travail bien fait, et même le souci d'être aimé, d'être compris dans nos représentations des usagers au vu des coutumes institutionnelles. Un processus de professionnalisation qui s'apparente alors à un débat de valeurs au carrefour de plusieurs tensions toutes aussi floues les unes que les autres. Un débat qui n'a rien de doux puisqu'il s'agit de notre place au sein de l'équipe, de l'institution. Voilà que la douceur vient trouver là aussi une fonction essentielle. Un repère pour agir en situation, pour nous permettre de travailler aux limites. Aux limites du projet institutionnel, aux limites du jeu des représentations envers et contre nous-mêmes. La douceur nous autorise à brouiller la distance voulue par les plans qui nous traversent un par un dans notre souci d'efficacité. La douceur peut-être à la fois la porte d'entrée vers le paradigme de l'incertitude et ce qui nous permet de le tenir, de le rendre acceptable et habitable sans sombrer dans l'exigence d'une quête existentielle perdue d'avance.

Et puis la douceur devient surtout cet outil central pour dissoudre la manière la plus corrosive qui soit : nos représentations de soi et de l'autre, si solidement construites. Elle devient utile quand l'autre nous apparaît si prévisible, si répétitif, quand la fragilité initiale laisse la place à l'agacement face à celui qui résiste sans cesse, lorsqu'il devient plus facile de le réifier et de voiler délicatement l'ombre d'une volonté de puissance mal assumée. Nous étions pourtant persuadés de n'en rien laisser paraître. Nous pensions être les professionnels de la relation éducative alors que nous continuons de penser à la place de l'autre, signe que le transfert n'est encore qu'un concept creux. Là où nous pensions en avoir fini avec cette fameuse logique de contrôle (Vial, 2008) si facile à détecter chez l'autre et si cruelle à travailler pour soi, puisque si profondément constitutive de ce



Cabinet Cerutti  
Accompagnement & Formation

que nous sommes. Là où nous étions si fiers d'affirmer ce travail de soi en situation comme la marque de fabrique des formations du social, voilà que l'autre se fait objet avant de se faire énigme.

La douceur pour soi, comme pratique située, comme praxis, peut devenir cette substance précieuse et corrosive, essentielle pour le travail. Cette substance pour dissoudre de la manière la plus frontale possible la volonté de maîtrise. Cette suspension appliquée à soi-même. Ce temps de ralentissement là où le présent est un pur morceau d'angoisse comme dirait Barthes. Une substance qui nous pousse à faire ce petit pas de côté pour soi, pour retrouver l'énigme de l'autre si tristement disparue. La douceur devient alors cette autre manière de penser le vide entre l'éduquant et l'éduqué. Une autre manière de penser la temporalité de la rencontre. Là où le conflit (Benasayag, 2012) fige le temps et cherche le point de bascule, entre affrontement et altérité, la douceur au contraire l'étire et permet à l'impensable d'arriver.

## Bibliographie

- Ardoino, J. (2000). *Les avatars de l'éducation*, Ed. PUF Coll. Education et formation
- Barthes, R. (1977) *Fragment d'un discours amoureux*, Ed. Seuil
- Benasayag, M. Del Rey, A. (2012). *Eloge du conflit* Ed. La découverte
- Castoriadis, C. (1999). *L'institution imaginaire de la société*, Ed. Seuil
- Cifali, M. (2005). *Le lien éducatif contre jour psychanalytique*, Ed. Education et Formation PUF
- Clot, Y. (2008). *Travail et pouvoir d'agir*, Paris : PUF.
- LeCorre F. (2012) « *La douceur* », *Etudes* 2012/11 (Tome 417), p. 521-530.  
<http://www.cairn.info/revue-etudes-2012-11-pages-521.htm>
- Morin, Ed. (2004). *La méthode 6 Ethique*, Ed. Seuil
- Rouzel, J. (2014). *Le transfert dans la relation éducative*, Ed. Dunod
- Schön, Donald-A. (1994). *Le praticien réflexif Collection formation des maîtres*, Ed. Logiques
- Vial, M (2008). *Se former pour évaluer*, Ed. De Boeck
- Winnicott, D. (2006). *La mère suffisamment bonne*, Ed. Payot, Coll. « Petite Bibliothèque Payot »